

Tahar Ben Jelloun
« La fiction est dangereuse »

Claire Côté

Number 57, September–October–November 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19635ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Côté, C. (1994). Tahar Ben Jelloun : « La fiction est dangereuse ». *Nuit blanche*, (57), 20–23.

Tahar Ben Jelloun

« La fiction est dangereuse »

Tahar Ben Jelloun, romancier, poète, dramaturge, auteur d'essais et de nouvelles, est aussi l'homme d'un pays, le Maroc, de ses origines. À travers l'écriture, il fait connaître un lieu de civilisation, des populations riches de traditions et d'expériences, des gens simples, niés parfois par ceux qui les utilisent, travailleurs maghrébins exploités, morts de la guerre du Golfe. Son œuvre, déjà importante, est traduite en vingt-six langues. La nuit sacrée qui marquait en 1987, avec le Prix Goncourt, sa consécration a été, comme son roman précédent, L'enfant de sable, porté à l'écran.

Moha le fou Moha le sage se refermait sur cette citation* de Nietzsche :

« Je ne suis qu'un faiseur de mots
quelle importance ont donc les mots ?
Et moi, quelle importance ai-je donc ? »

Définissant son métier, Tahar Ben Jelloun dira en toute humilité « qu'un écrivain, c'est quelqu'un qui lutte, qui n'a pas de certitude, qui n'a pas de message très sûr à donner. Moi, je suis méfiant. J'hésite. Je ne sais pas, je me pose des questions ». Parlant des livres, il avouera très simplement : « C'est peu de chose et, en même temps, on y croit. »

Né au Maroc où l'écrivain public, profession qui lui a fourni le titre d'un de ses récits, exerce encore son métier, Tahar Ben Jelloun poursuit au fil de son œuvre sa réflexion sur l'écriture. M. Milliard, dans *Moha le fou Moha le sage* questionne l'écrivain : « Que peux-tu

avec des livres, surtout dans un pays où l'écrasante majorité des gens ne sait ni lire ni écrire. » Il rétorquera d'une certaine manière, plus tard, dans *À l'insu du souvenir*, car il connaît bien leur pouvoir : « Si un livre ne pèse pas lourd face à la décrépitude imposée par l'humiliation institutionnelle, si un livre n'est qu'un pavé de papier dans un bidonville, l'écrivain s'entête à dire. Il s'entête mais ne doit pas oublier les limites de l'écrit. Le danger aussi. Car même les mots sont dangereux. Surtout dans un bidonville.² »

Près de quinze ans après la parution de ce livre, Tahar Ben Jelloun confirme : « La fiction est dangereuse. Si Salman Rushdie avait fait un texte sociologique sur l'Islam pour dire ce qu'il a dit, autrement, personne n'aurait fait attention. Mais le fait de pénétrer la religion par l'imaginaire et la fiction, c'est insupportable. »

L'écriture contre la répression

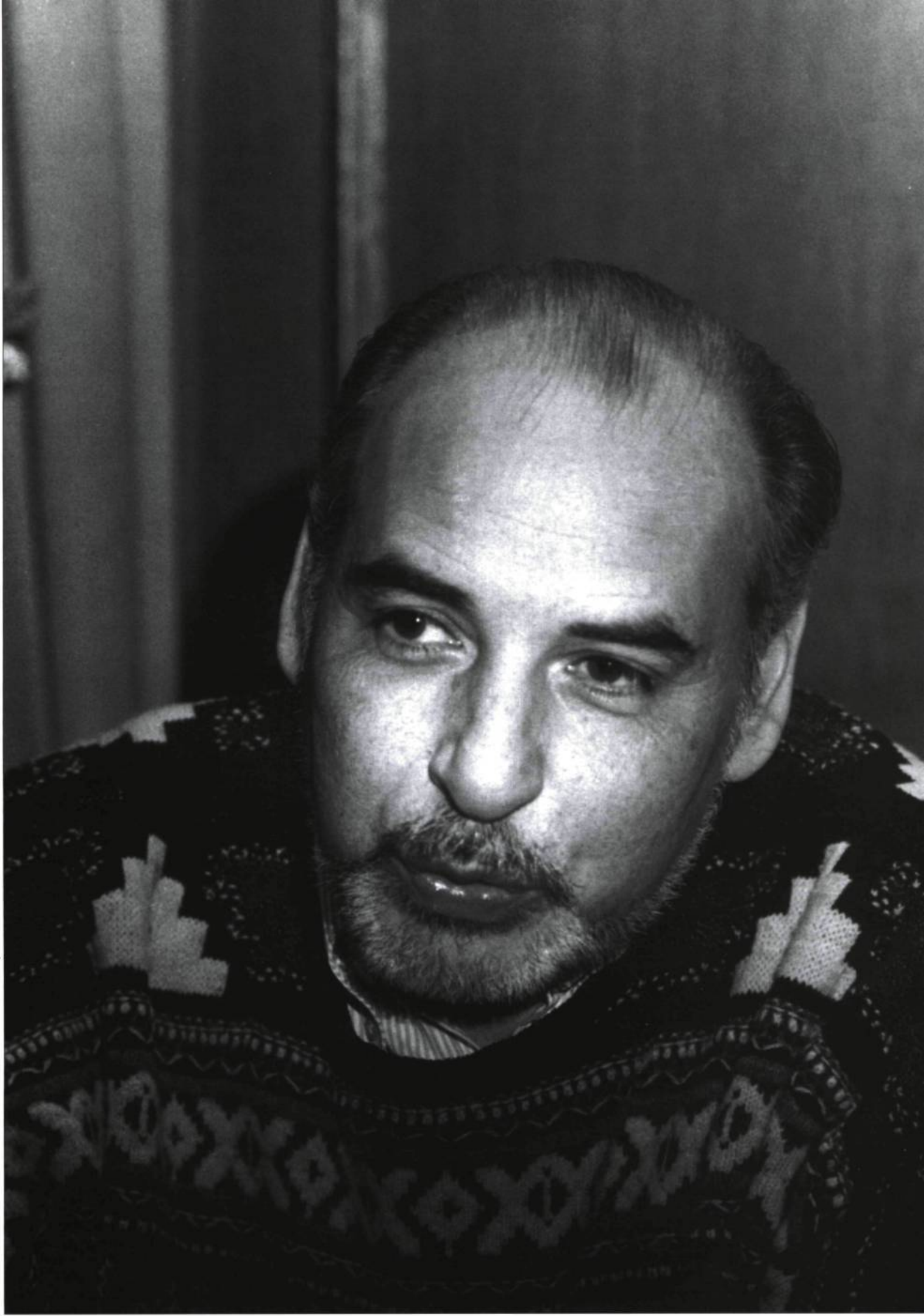
L'écrivain lève les voiles. Il rompt le pacte du silence. À propos de « Entretien avec ma mère », la deuxième partie de *Harrouda*, Tahar Ben Jelloun écrit à la fin du volume : « Il fallait dire la parole à une société qui ne veut pas l'entendre, nie son existence quand il s'agit d'une femme qui ose la prendre.

« Cette prise de la parole est peut-être illusoire puisqu'elle s'énonce dans le langage de l'Autre. Mais le plus important dans ce texte n'est pas ce que la mère dit, mais qu'elle ait parlé. La parole est déjà une prise de position dans une société qui la refuse à la femme.

« La prise de parole, l'initiative du discours (même si elle est provoquée) est un manifeste politique, une réelle contestation de l'immuable.³ »

photo : A.-M. Guérineau

Tahar Ben Jelloun



« En fait, la politique ne m'intéressait pas beaucoup⁴ », lit-on dans *La soudure fraternelle*. Pourtant, dès ses tout premiers écrits, comme il le raconte dans *L'écrivain public* et en entrevue, Tahar Ben Jelloun témoigne pour les siens : « Des morceaux de poèmes se sont imprimés dans ma tête, sur mon front en ce jour de mars 1965 où des gamins, des hommes et des femmes sans travail, sont descendus dans les rues de Casablanca. Un soulèvement spontané, arrêté par la mitraille. [...] »

« Peut-être que si je n'avais pas vécu les journées de terreur et d'angoisse où se révélait à moi le visage banal, ordinaire, brutal de l'ordre et de l'injustice, peut-être que je n'aurais jamais écrit.⁵ »

« Finalement, je suis arrivé à écrire à cause de la situation au Maroc, situation politique. À l'époque de *Souffles* [revue où il a publié ses premiers poèmes], j'étais avec un autre poète, Nissaboury, et on mettait toute notre résistance à ne pas mélanger les deux (poésie et politique). La vie politique forcément m'intéressait, mais je ne voulais pas m'y intéresser en tant que militant direct. Comme je n'étais pas militant — je l'étais d'une certaine manière : j'étais très sensible à ce qui se passait — je voulais exprimer ma solidarité avec les gens qui étaient victimes de la répression. Alors, j'ai écrit des poèmes. J'ai continué et, vraiment petit à petit, je suis entré dans l'univers de la littérature. Peut-être qu'en écrivant je suis en train de réaliser le rêve de faire de la politique sans en faire. »

Le livre, l'amitié, la solidarité...

Sa solidarité avec les gens, Tahar Ben Jelloun la réaffirmera sans cesse. Il s'agira tantôt des amis, notamment ceux à qui il rend hommage dans *La soudure fraternelle*. Ce livre est né d'une « blessure, un ami qui m'a trahi et dont je parle dans le livre. Je trouvais que pour m'en débarrasser, il fallait écrire un jour. Je ne savais pas comment ça allait arriver et puis un ami éditeur italien m'a dit : « Tu devrais faire un petit livre sur l'amitié. » J'ai relevé le défi. Je me suis mis à écrire et, plus j'écrivais, plus je me rendais compte que je m'engageais dans un processus très dur parce que j'étais en train de raconter ma vie et puis de faire un peu le tri dedans. J'ai refait en quelque sorte mon carnet d'adresses des amis et ça a été, en même temps, une volonté d'aller au-delà de mon expérience personnelle, tout en étant extrêmement biographique. J'ai voulu presque suggérer aux autres de faire la même chose. Je trouve que les gens ne réfléchissent pas assez sur l'amitié. Ils parlent beaucoup d'amour, à tort et à travers, mais ils négligent un peu ce sentiment qui est même beaucoup plus beau, plus intéressant ».

Dans cet essai, il nous entretient également de son « envie d'écrire un roman qui s'appellerait L'Homme qui pleure. Un roman qui raconterait notre amour pour les femmes, avec nos insuffisances, nos doutes ou nos maladresses dans nos relations avec elles. [...] Au Maroc, où les hommes, en général, réfléchissent peu sur leur façon d'être avec les femmes, cela prend un sens très lourd. Les femmes écrivent, débattent, se défendent, luttent. Les hommes les regardent passer, se contentant de commentaires sur la forme de leurs seins ou la hauteur de leurs fesses⁶ ».

Cette préoccupation d'établir des rapports égalitaires avec les femmes revient constamment dans l'œuvre de Tahar Ben Jelloun. Il déplore l'absence de tendresse dans le couple, dénonce les rapports de force, la violence à l'égard des femmes. Sa sympathie va naturellement à la mère, comme le note son père dans *Jour de silence à Tanger* « écrit de son vivant d'ailleurs » parce que « j'ai eu beaucoup de remords de ne pas avoir communiqué avec mon père. Je lui avais parlé de ce livre parce que c'était une façon pour moi un peu de lui parler ».

« Ils se sont mis d'emblée du côté de leur mère. Ils la défendent avant même qu'elle soit attaquée. J'ai pris l'habitude de voir régner ce favoritisme. Cela me fait mal ; il m'arrive même de pleurer. Se rendent-ils compte à quel point ils sont injustes et partiaux ? L'ingénieur travaille bien ; il s'inquiète plus de la santé de ses enfants que de celle de son père. C'est normal. L'autre me fait plus de peine ; il est complètement acquis à ce que lui raconte sa mère. Il est injuste avec moi. J'aurais aimé qu'il me parle, qu'il discute avec moi, qu'il me décrive ses voyages et ses succès. J'en suis réduit à apprendre plus de choses sur lui par les journaux et les voisins que par lui-même. J'aurais voulu être son ami, son confident et son conseiller. Il ne me consulte pas. Nous n'arrivons pas à discuter. Je lui pose des questions. Il me répond par des oui ou des non. Il m'en veut. Je le sais.⁷ »

La solidité des liens qui s'établissent entre les fils et leur mère revient chez nombre d'auteurs maghrébins. « Nous avons tous écrit pour notre mère. [...] Forcément, un enfant qui voit sa mère mal aimée, il se met du côté de sa mère. »

Au-delà de l'expression de cet attachement filial, l'écrivain appelle une transformation en profondeur des relations entre les hommes et les femmes, qui ne sont, « pour le moment, que des rapports de force ». Le regard qu'il porte sur l'homme méditerranéen déborde largement le cadre de cette société.

Présentes dans le monde de l'édition, les femmes marocaines écrivent, publient. « Maintenant, il y a des éditeurs marocains qui font vraiment du livre au Maroc, en arabe et en français.

[...] Il y a eu, notamment dans le mouvement féministe marocain, une chance formidable : soit de pouvoir publier directement au Maroc. [...] Maintenant, il y a pas mal de filles qui ont écrit. Ce qu'on espère, c'est qu'elles aillent au-delà du témoignage. »

En dépit de ce travail d'éveil des consciences, la situation ne semble guère changer, peut-être au nom de l'histoire qui est très lourde. « Les traditions sont très présentes et il n'y a pas assez de travail sur soi parce que les hommes vivent à la surface des choses. Il n'y a pas un effort de réflexion, d'analyse. Les gens, surtout les hommes, ils trouvent une société toute faite pour eux et ils sont tout contents. Quand ils se sentent malmenés par une femme, ils ne comprennent pas. Qu'est-ce qu'elle veut ? Elle a tout. Elle a une maison, une voiture. Elle a des bijoux. Qu'est-ce qu'elle veut ? On entend même parfois des femmes tenir ce langage. Il y a un manque de réflexion et je pense que la littérature, c'est un peu [...] pousser les gens à réfléchir. »

Tahar Ben Jelloun parle, dans *L'écrivain public*, de son arrivée à Paris « l'après-midi du 11 septembre 1971⁸ ». Là, il tente d'aider les travailleurs maghrébins : « Je retrouvais ces visages tous les dimanches, dans une salle de la bourse du travail à Gennevilliers. Nous étions quelques-uns à leur apprendre à lire et à écrire.⁹ » Il a souvent pris la parole publiquement pour rendre compte de leur condition, de leur misère. *La réclusion solitaire*, roman paru en 1976, illustrera leur détresse affective. De plus, il a signé deux essais sur le sujet : *Hospitalité française* et *La plus haute des solitudes*, textes bouleversants dont la matière lui a été fournie par la préparation d'un doctorat en psychiatrie sociale pour laquelle il s'est mis à l'écoute de la souffrance de Nord-Africains, immigrés pour la plupart.

Courageusement, il intervient, tant dans ses livres que dans les médias, en faveur des peuples opprimés. Toutefois, d'abord et avant tout poète, c'est à la poésie qu'il recourra quand la douleur se fera trop vive, lorsque la violence et l'injustice deviendront intolérables. « Nous avons tous vécu la guerre du Golfe d'une manière terrible, quelles que soient les positions politiques. Moi, j'ai beaucoup souffert pendant six mois, d'août jusqu'à février-mars. [...] Je me suis exprimé à la télé, à la radio, dans des articles ; mais c'était pas suffisant. Il n'y avait que la poésie pour me délivrer de ça. Alors j'ai écrit un long poème à partir des images de la guerre où l'on voyait la débâcle irakienne et où l'on voyait des corps calcinés qui étaient accrochés à des chars. Je me suis dit : ce corps calciné, cette espèce de morceau de cendres, ça a été un homme, ça a été une personne humaine. [...] Il avait une maison. Il avait un espoir. Il avait des rêves.

Et j'ai imaginé, à partir de là, la vie de tous ces hommes, de ces anonymes. J'ai fait un très long poème qui s'appelle *La remontée des cendres*. Je pouvais pas dire ça autrement qu'en poésie. »

« Un 'classique' de la francophonie »

C'est en ces termes qu'on nous le présente dans le volume *Littérature, textes et documents* consacré au XX^e siècle et publié chez Nathan dans la collection « Henri Mitterand » :

« Enfin Tahar Ben Jelloun est en train de devenir un 'classique' de la francophonie internationale, touchant aux angoisses humaines les plus stables à travers une mythologie subtile.¹⁰ »

Profondément enracinée dans la culture maghrébine, l'écriture de Tahar Ben Jelloun en porte les traces. On y observe, par exemple, peut-être en raison de l'importance de ce personnage dans ses récits, l'influence du conteur, de même que celle de la langue arabe, langue particulièrement imagée. Ayant choisi d'écrire en français, Tahar Ben Jelloun fait partie de ces écrivains qui insufflent une vitalité nouvelle à la langue française et dont la contribution littéraire constitue un apport majeur à son rayonnement actuel.

« Ils le savent un peu en France maintenant. [...] La France ne va pas très bien. Au contraire même. Elle perd un peu d'influence. La langue française perd un peu d'espace en Amérique, en Europe, un peu partout. Elle gagne de l'espace

Tahar Ben Jelloun L'HOMME ROMPU Seuil, 1994, 223 p. ; 24,95 \$

C'est un roman singulier que nous propose Tahar Ben Jelloun. Il pourrait en fait s'agir de deux œuvres distinctes qu'on aurait fusionnées. *L'homme rompu* est d'abord l'histoire très terre à terre de Mourad, un fonctionnaire honnête, consciencieux et pauvre qui évolue dans un monde où la corruption est la règle. « Grain de sable », comme on l'appelle, dérange. Cédant à la pression de son entourage, Mourad acceptera, à deux reprises, des « commissions » en échange de son autorisation à des projets de construction. Il croit qu'il sera accueilli à bras ouverts dans le clan des corrompus. Mais il ne tarde pas à déchanter quand il se rend compte qu'on l'a piégé. Il regrette déjà son geste d'ailleurs. On enquête sur son compte et on menace de le congédier pour une peccadille. En parallèle, la vie privée de Mourad est bouleversée. Il a

fait la connaissance de Nadia, une mystérieuse jeune femme avec laquelle il a une aventure.

Quant à la seconde œuvre, elle est faite des passages où l'auteur verse dans l'onirisme. Il évoque, par exemple, une histoire d'amour entre une dactylo et un dictionnaire. Tahar Ben Jelloun prend d'ailleurs la peine de nous préparer à ce changement de registre par la bouche de son protagoniste : « Je me dis souvent que, lorsque des choses étranges arrivent, il faut les recevoir telles quelles, sans chercher à tout expliquer. [...] Quant à ceux qui réclament la clarté absolue, ils se trompent ou se font des illusions. »

Malgré tout, je préfère, et de loin, la partie plus réaliste du roman. Un passage remarquable est sans doute la scène d'amour entre Mourad et Nadia, que l'auteur réussit à rendre avec beaucoup de sensualité et de sensibilité. La chute aussi est réussie, savoureuse autant qu'inattendue. ■

Profil d'une œuvre

Imposante et fort diversifiée, l'œuvre de Tahar Ben Jelloun compte déjà une vingtaine de titres incluant autant des poèmes que des essais, des nouvelles et des romans. Fidèle à lui-même et à ses convictions, il a patiemment édifié un univers que chaque parution renouvelle ou approfondit en l'éclairant différemment. On y note la présence de grandes lignes de force en ce qui concerne l'écriture, mais aussi la récurrence de certains thèmes. Ainsi en va-t-il de la corruption que M. Milliard dans *Moha le fou Moha le sage* qualifiait de « système de récupération¹¹ » et dont il traite dans son dernier roman, *L'Homme rompu*, qui nous parvient immédiatement après la parution de *L'Ange aveugle*, une suite de quatorze nouvelles sur la mafia.

« Le lien, il est pas rationnel. [...] Je crois que je suis, comment dire, je suis capricorne [...] Je vais, je suis mon chemin et c'est parfois inconscient même chez moi. [...] Je suis sincère. Je n'ai pas

de stratégie. Je n'ai pas de plan de carrière. Je suis un homme très intuitif et très simple. Je suis mes intuitions et j'ai des idées un peu fixes.

« C'est vrai que dans *Moha*, je parlais de la corruption d'une certaine façon. C'est vrai que c'est un thème qui revient un peu dans tout ce que je fais. Et c'est arrivé à un moment comme ça. Comme je dis au début du livre, le déclic a été donné par la lecture de ce livre en Indonésie. C'était très curieux. J'ai lu ce livre, j'étais à Djakarta et je me suis dit : mais enfin, ça se passerait jamais comme ça au Maroc [...] parce que, dans le livre de l'Indonésien, la femme va sentir un jour que son mari a touché à l'argent et elle va lui dire : tu as trahi, tu n'es plus mon mari. Je ne veux plus de toi, sauf si tu rends l'argent et si tu fais de la prison pour payer. [...] Au Maroc, c'est pas possible, ça va pas, c'est le contraire qui se passe. Et ça a démarré comme ça. Et, en même temps, toutes les femmes ne sont pas comme l'épouse de Mourad, heureusement ! C'est pour ça que j'ai tenu à rendre hommage à d'autres femmes dans ce livre qui sont courageuses, qui sont honnêtes, qui sont des femmes de qualité. » ■

Entrevue réalisée par
Claire Côté

*Les citations suivies d'un chiffre identifient les œuvres ; les autres propos, entre guillemets, sont extraits de l'entrevue.

1. *Moha le fou Moha le sage*, p. 186.
2. *À l'insu du souvenir*, p. 134.
3. *Harrouda*, p. 175.
4. *La soudure fraternelle*, p. 29.
5. *L'écrivain public*, p. 108.
6. *La soudure fraternelle*, p. 83.
7. *Jour de silence à Tanger*, p. 116, 117.
8. *L'écrivain public*, p. 124.
9. *L'écrivain public*, p. 125.
10. *Littérature, textes et documents*, p. 870.
11. *Moha le fou Moha le sage*, p. 128.

Tahar Ben Jelloun a publié : *Harrouda*, « Les Lettres Nouvelles », Denoël, 1973 ; *La réclusion solitaire*, « Les Lettres Nouvelles », Denoël, 1973 ; *Les amandiers sont morts de leurs blessures/Cicatrices du soleil/Le discours du chameau*, Prix de l'Amitié Franco-Arabe 1976, « Voix », Maspero, 1976 ; *La mémoire future*, *Anthologie de la nouvelle poésie du Maroc*, « Voix », Maspero, 1976 ; *La plus haute des solitudes*, « Combats », Seuil, 1977 ; *Moha le fou Moha le sage*, Prix Bibliothécaires de France et de Radio-Monte-Carlo 1979, Seuil, 1978 ; *À l'insu du souvenir*, « Voix », Maspero, 1980 ; *La prière de l'absent*, Seuil, 1981 ; *L'écrivain public*, Seuil, 1983 ; *Hospitalité française*, « L'Histoire immédiate », Seuil, 1984 ; *La fiancée de l'eau/Entretiens avec M. Said Hammadi, ouvrier algérien*, Actes Sud, 1984 ; *L'enfant de sable*, Seuil, 1985 ; *La nuit sacrée*, Prix Goncourt 1987, Seuil, 1987 ; *L'homme rompu*, Seuil, 1994.

Plusieurs titres ont été repris dans des écollections de poche : « Points », au Seuil et « Folio », chez Gallimard.

Gaétan Bélanger